

MARK EITZEL

Au Casino Théâtre
Dimanche 4 septembre
avec Andrew Bird et Josh Pearson (Lift To Experience)

Site officiel: www.markeitzel.com

Par Martin Cazenave dans Les Inrockuptibles le 07 juin 2001

Mark Eitzel fut en son temps leader de ce que l'on appelle communément un groupe culte, terme sans réelle définition accolé au nom d'un groupe dont l'influence a été inversement proportionnel aux ventes de disques. American Music Club, basé à San Francisco, aura réalisé de 1986 à 1994 la bagatelle de sept albums hantés par la voix d'un homme à la vie chaotique. Distillant dans ses compositions des bribes de ses sentiments confus avec une rare franchise, Mark Eitzel aura marqué une génération de musiciens par un songwriting douloureux, influencé autant par le punk que par le folk. Profitant de quelques moments de liberté hors des contraintes de son groupe, Eitzel en profitera pour commencer une carrière solo, avant de délibérément saborder le groupe en 1994 au terme de l'album **San Francisco**.

Il continue, bon gré malgré, sa carrière mouvementée, bien entourée par pléthore de musiciens ayant déclaré allégeance au vétéran de la musique mélancolique américaine. Peter Buck, Steve Shelley ou Yo La Tengo (entre autres) participeront aux albums de Mark Eitzel, pendant que d'autres, comme Neil Hannon, Calexico ou Lambchop, reprendront ses chansons teintées de vérité brute.

sur www.i-muzzik.net

Plus important qu'il n'y paraît, American music club va marquer, avec ses sept albums, un tournant dans la musique folk-rock Américaine. Car sans le groupe de Mark Eitzel qui sait ce qu'il serait advenu de tous les Red house painters, Idaho, Will Oldham ou encore Sparklehorse qui bercent nos nuits mélancoliques depuis de longues années. Originaire de Californie (San Francisco), American music club représente l'exact négatif de l'état de Californie où soleil, Hollywood et nouvelles technologies sont les termes les plus représentatifs. American music club est le petit grain de sable sombre qui vient montrer combien la machine emballer est une fausse image superficielle et navrante. Survivant d'une jeunesse où l'instabilité géographique de ses parents (son père était militaire) devait l'obliger à la solitude, il commence par jouer dans différents groupes punk avant de former en 1984 American music club dont les influences country sont la principale caractéristique. Si

ces textes s'approchent de l'auto-flagellation, son songwriting mélancolique donne un avant-goût de la scène néo-folk à venir dont il est un précurseur évident (voir l'album *Tribute to ...*). Peu à peu les Californiens vont évoluer d'une musique dépouillée (l'avant **Everclear**) vers quelque chose de plus produit, de plus gracieux (l'après **Everclear**). Ils y perdront une part de leur substance. Le succès commercial n'étant jamais au rendez-vous, American music club se séparera en 1995 et Mark Eitzel poursuivre l'aventure en solo. American music club restera dans l'histoire comme un groupe obscur et mésestimé de son vivant dont l'œuvre n'a pas encore fini d'influencer des générations de songwriter triste à pleurer donc beau à crever.

Stéphane Davet à propos de **60 Watt Silver Lining**
dans *Le Monde*, le 20 avril 2004

Peu de chanteurs dans le rock savent ouvrir leur coeur comme Mark Eitzel. A la tête d'American Music Club, il aura fait de l'exaltation du spleen un art de vivre. Mais on sentait parfois cet écorché vif à la voix profonde embarrassé par la pesanteur du collectif. Le groupe s'est finalement séparé et Eitzel, oeuvrant désormais en solitaire à San Francisco, a trouvé dans cet échec une nouvelle plénitude. On pénètre dans ce premier album solo (si l'on excepte un enregistrement en public sorti il y a quelques années) comme dans un cabaret au petit matin. Dans le lieu déserté après des heures de débauche, seuls sont restés un pianiste, un batteur fatigué et un chanteur qui berce sa guitare sèche d'un timbre voilé par les cris d'une nuit blanche. Parfois, une trompette flatte en sourdine cette superbe mélancolie. Plus qu'un grand mélodiste, Mark Eitzel est un soul singer blanc et enfiévré. Mais ses prières murmurées, magnifiées par l'épure instrumentale, vous saisissent comme le plus accrocheur des refrains. *No Easy Way Down*, *Saved*, *Cleopatra Jones* sont parmi les nombreux sommets du chef-d'oeuvre de ce perdant magnifique.

Jean-Daniel Beauvallet, à propos de **Songs of love**
dans *Les Inrockuptibles*, le 19 mai 1991
(extraits):

Le 17 janvier 1991, Mark Eitzel, en vacances d'American Music Club, pose sa vieille guitare et sa gueule de métèque (de juif errant) sur la scène microscopique du Borderline de Londres. Pour les 147 veinards entassés dans cette cave, l'événement est historique et se savoure la larme à l'œil. Pour nous, les autres, il ne reste que les yeux pour pleurer et ce disque magique pour regretter. Que faisons-nous le 17 janvier 1991 à 21 h 30 ? Rien qui ne puisse décentement servir d'excuse pour expliquer notre absence à ce concert de rêve. Ce soir-là, nos fantômes familiers sont sur scène : le Tim Buckley nu de *Dream letter*, Nick Drake, John Cale, *Microdisney* : Mark Eitzel n'est pas seul.

Rarement story-teller n'a été si convaincant, si captivant, si intense. Chaque mot tremble dans un silence apprivoisé, Eitzel s'excuse sans arrêt de s'épancher ainsi en public, de n'avoir rien de mieux à offrir que son honnêteté et ses histoires au rasoir. Il est seul avec ses six cordes, ses dix doigts et pourtant, l'espace n'écoute que lui, s'arrête de respirer pour **Firefly** ou **Nothing can bring me down**. Eitzel et sa guitare mélancolique ont plus de présence que tous ces nigauds survitaminés qui pilonnent Bercy de leurs tristes décibels.

Vincent Brunner, à propos de **The Ugly American**
dans Les Inrockuptible, le 10 décembre 2003

Dans un monde meilleur, Elliott Smith n'aurait eu aucune raison de se suicider et Mark Eitzel jouerait chaque année au Zénith. Vivant mais résigné, l'ancien élément moteur du groupe American Music Club a dû accepter son rôle de beautiful loser. Mais, s'il se sait condamné à vivre des deniers du culte qui lui est voué, c'est avec panache que le Californien continue à promener son spleen. Après avoir introduit des textures électroniques dans son songwriting fragile et torturé (**The Invisible Man**), s'être rafraîchi les idées noires avec l'album de reprises **Music for Courage & Confidence**, il a décidé de s'exiler (très) temporairement en Grèce.

Avec le guitariste Manolis Famellos et d'autres accompagnateurs locaux, il revisite ainsi une des plus belles parties de son répertoire – celle déjà sublimée il y a plus de dix ans sur **Songs of Love**, sa première escapade solo. Confié à des mains paresseuses, ce projet aurait pu tourner à la carte postale farceuse. Heureusement, **The Ugly American** ne mérite pas son nom. Eitzel ne noie pas ici son désespoir dans les arrangements kitsch ou lourdement folkloriques ; au contraire, bouzouki et mandoline soulignent avec subtilité son lyrisme : à croire que son vague à l'âme est universel.

Simon Triquet, à propos de **Love songs for patriots**
Dans Les Inrockuptibles, 15 septembre 2004

Après dix années d'errances solo pour chacun des membres – notamment pour la voix désabusée et infectieuse de Mark Eitzel –, American Music Club se reforme. Et rien n'a vraiment changé dans ce songwriting à l'élégance patraque, dans ce lyrisme effondré. Car ici encore, toutes les envolées, même les plus grandiloquentes, se font impitoyablement plomber en vol par les paroles cinglées d'Eitzel, chanteur habité et parolier hanté. Qu'importe le groupe alors : depuis dix ans, avec ou sans ces faire-valoir de luxe, Mark Eitzel avait déjà arpenté ces sables mouvants, où s'enchevêtrent les racines américaines – torch-songs, folk, rock, jazz... Un décor décomposé et sombre qui laisse une place étouffante à l'humour ou au storytelling dérangeant d'Eitzel, l'un et l'autre aussi noirs.

L'évolution, depuis **San Francisco** (1994), tient peut-être ici et là à la radicalisation des arrangements, à la violence sourde de dissonances et à quelques spectaculaires dégringolades de guitares. De Robert Wyatt à Tom Waits, le futur possible de Mark Eitzel se dévoile alors un peu plus clairement. C'est pourtant quand se calme cette tempête, sur le presque serein **Another Morning** ou l'humble **Mantovani the Mind Reader**, que l'on se réjouit d'avoir renouvelé sa carte de membre pour cet envoûtant – même si souvent éprouvant – American Music Club.

Vincent Brunner dans **l'Humanité**
« Mark Eitzel, le perdant magnifique » 30 juin 2001
(extraits)

En choisissant d'intituler son nouvel album **The Invisible Man** (" l'homme invisible ") Mark Eitzel a indéniablement fait preuve de cruauté envers lui-même. Mais aussi de réalisme. En quinze ans, il a tout de même composé certaines des plus belles chansons du rock américain. Pourtant, rien n'y fait, la célébrité dont bénéficient ses amis de REM reste pour lui une étrangère. Invisible aux yeux du grand public, Eitzel semble destiné à devenir un objet de culte, notamment en France où un large cercle de fans entretient la flamme. C'est d'ailleurs à Strasbourg que son précédent groupe, American

Music Club, s'était séparé. Leader désabusé, Eitzel passa la nuit à errer dans les rues de la ville alsacienne. Depuis qu'il a entamé sa carrière solo, sa situation ne s'est pas vraiment arrangée. Trop intègre et lucide pour l'industrie commerciale et le monde en général, cet originaire de San Francisco promène sur l'humanité un regard cynique. *"Le désespoir de mes chansons n'est que le reflet de ce que je vois partout. J'aimerais apercevoir de la joie, des rires d'enfants ou des fleurs. Mais cela ne correspond pas à la réalité. Hier, j'étais invité à rencontrer des étudiants d'une école de commerce, à Fontainebleau. Ils étaient tous à se demander: qu'est-ce que la créativité? Pourquoi se consacrer à la musique si cela ne rapporte pas de l'argent? Pour eux, les seules unités de mesure sont l'argent, les vols en première classe, les hôtels luxueux. Désolé, je ne pense pas comme cela. La vie de musicien contient de l'aventure, des risques, elle m'aide à me sentir vivant."*

Lui qui, quelques minutes auparavant, déclarait avoir renoncé dans son combat contre la fatalité n'a pas vraiment raccroché les gants. Dénonçant le capitalisme qui détruit les petites villes américaines et les messages positifs imposés par le marketing, il manifeste un goût certain pour la politique. *"Malheureusement, je ne suis pas assez intelligent pour écrire une chanson politique intéressante, dit-il en se dévaluant. Je suis également un mauvais poète qui parle de la mer, du ciel, de la mort, de l'âme ou du paradis."* Chantés de sa voix douce et envoûtante, ses textes prennent pourtant toute leur ampleur. Malgré un humour noir et un penchant pour l'auto-flagellation, les chansons d'Eitzel séduisent par leur romantisme complexe, leur mélancolie.